

Hommages à Mohammed Dib (1920-2003)

Claudine Rulleau

«Mes lèvres durciront, boue sèche. Mon corps tombera en poussière. Il ne me restera que ces conquêtes de délire qui ruinent. Que leur silence».¹

Un matin clair et calme de mai 2003 sur la colline de La Celle-Saint-Cloud ; un groupe se presse autour du trou creusé pour accueillir le cercueil de Mohammed Dib : épouse, enfants devenus adultes, famille, amis d'ici ou d'outre-Méditerranée, quelques personnalités officielles françaises et algériennes, la maire adjointe à la culture de la ville qui rend hommage à la disponibilité du disparu dès qu'il était fait appel à lui, surtout pour les enfants – il avait écrit des contes à leur intention² – et les adolescents. Quelques écrivains, ses cadets admiratifs et respectueux, dont l'un récite en arabe pour l'agnostique qu'était Dib, paumes ouvertes vers le ciel, la *Fatiha*, première sourate du Coran. Un des plus grands écrivains contemporains de langue française s'en allait dans la discrétion, comme il avait vécu.

En quittant les lieux, je ne pouvais m'empêcher de revoir l'indécente cérémonie dans la minuscule église roumaine de la rue Jean de Beauvais à Paris, lors du départ de l'auteur du *Rhinocéros*, Ionesco, en 1994 : un caméraman et un preneur de son coincés dans la petite chaire, les dames bronzées et liftées qui évoquaient bruyamment le cher disparu : «Eugène me disait encore...», «Quand je racontais ça à Eugène...» ; les hommes, tête inclinée, un œil sur la caméra, l'autre sur l'entrée pour ne pas manquer une arrivée importante, discutaient impression, prix de revient et tirage. J'avais préféré m'éclipser.

En revenant de La Celle-Saint-Cloud, pouvait-on avoir d'autre envie

que de se replonger dans tous ces ouvrages, plus d'une vingtaine, publiés au cours d'un demi-siècle ?

*«Soirs tendres de Paris, que vous m'êtes amers ;
Pour l'exilé, Paris obscur c'est un enfer»*

...écrivait dès 1960 l'auteur. Né à Tlemcen en 1920, il avait été expulsé d'Algérie en 1959 pour ses activités syndicalistes un peu trop militantes. Mais il ajoutait deux vers plus loin :

*«Quel étranger ici ne se sent pas chez lui ?
Mais ça vous prend ainsi dès que tombe la nuit.
(...)
Je n'y peux rien, cette heure aiguise ma folie»³.*

L'écriture contre la folie : c'est à ça, entre autres, que fait penser l'œuvre de Dib, le souci de se plonger dans les mots, d'y nager, puis de les trier, de les couvrir, de les polir, de les arranger et de les ranger pour qu'à la fin jaillisse le sentiment capté dans la phrase exactement voulue. Et pendant ce temps, il avait tué le temps, au sens littéral du terme.

Est-il important de rappeler que l'auteur, fils d'artisan – Mohammed Dib adorait faire de ses mains et, en particulier, cuisiner –, fut successivement ou simultanément comptable, traducteur, instituteur, interprète ? Moins *«Maghrébin errant»* que Kateb Yacine, il vécut un temps aux Etats-Unis, où il enseigna, et plusieurs années en Finlande qui inspira sa trilogie nordique : *Les Terrasses d'Orsol*, *Le sommeil d'Eve*, *Neiges de marbre*⁴. Il s'était fixé en banlieue parisienne depuis des décennies, l'Algérie toujours au cœur ; *«celui-ci se partage plus facilement qu'on ne le pense»*, disait-il, l'œil malicieux. Ce partage, ce balancement entre deux mondes a imprégné ses écrits ; le Sud qui se superpose malgré la distance : *«Je souhaite aussi revoir Orsol, qu'on me rende ma ville, que je puisse rencontrer des visages qui me parlent, des visages dont je puisse faire le tour, comme on fait chez nous pour le plaisir de la promenade le tour des remparts, comme on boit du thé à l'ombre des platanes, comme on court au-devant de la mer, affronte de la poitrine cette mer nôtre vacillant sous le poids du soleil, et ferme les yeux dans une obscure attente, puis reçoit le choc de la vague. Et les nuits, la grandeur de ces nuits lessivées de lune sur les blanches et tranquilles terrasses d'Orsol ! Et les effluves de jasmin...»*⁵. Et le Nord, qu'il s'approprie, qui devient sien et l'éblouit d'autre manière :

«*Mon coeur se met à battre la chamade : je la découvre enfin cette lumière couchée, laiteuse, entr'aperçue du haut de la route. Sans bruit, de fluides rouleaux la parcourent, la bercent. Mon coeur bat de plus en plus fort : jamais eau ne parut aussi incompréhensible (...). J'en tremble (...). Si subtile est l'irradiation qui m'enveloppe soudain, et si étendue, qu'elle touche à l'infini. Mais là n'est pas la chose extraordinaire. C'est le silence, un lac c'est de l'eau silencieuse. (...) S'exaltant, l'atmosphère crépite alors d'étincelles de liberté, de bravoure. J'envoie promener mes habits au loin et fends cette eau qu'aucun déchet humain ne souille*»⁶.

A une époque gorgée d'images, animées ou non mais imposées, Dib est de ces écrivains qui créent l'image chez le lecteur et l'entraînent dans des mondes insoupçonnés. Nouvelles, essais, théâtre, poèmes, romans, du réalisme à l'onirisme, ce grand conteur a tout essayé, tout exploré, avec bonheur. Il a utilisé, et servi, la langue française en grand classique du XXe siècle. En le lisant, revient irrésistiblement en mémoire l'hommage rendu au livre au VIIIe siècle par un de ses illustres prédécesseurs, Jâhiz, de Bassorah en Irak : «*Quel merveilleux trésor il représente ! Quelle indépendance il autorise ! Quel compagnon ! Quelles munitions il fournit ! (...) Quel doux et tendre familier à l'heure de la solitude ! Quel compagnon en terre d'exil ! Quel excellent proche et tout à la fois autre !*»⁷

Outre les manifestations envisagées sur sa terre natale, d'autres sont prévues dans le cadre de «*Djazair, un année de l'Algérie en France*», au cours du dernier trimestre 2003. Plusieurs attirent l'attention – s'il en était besoin – sur les écrits de Dib. La revue *Europe* lui consacre un numéro spécial ; une exposition de vingt-quatre panneaux, sorte de «*visite guidée*» dans son oeuvre, tournera à Paris et dans plusieurs villes de province ; France-Culture lui réserve une soirée. Un symposium international, orchestré par le linguiste Paul Siblot, se déroule à l'université Paul Valéry de Montpellier du 13 au 15 novembre : «*Mohammed Dib au confluent de l'histoire, des langues et des cultures*» ; le Centre régional des Lettres du Languedoc-Roussillon, qu'anime le poète Gil Jouanard, organise une rencontre le 15 novembre au château de Castries. Auparavant, la Bibliothèque nationale de France, sur le site Tolbiac, lui aura rendu hommage dans le cadre des grands écrivains du XXe siècle : une conférence le 15 octobre, de Rachid Boudjedra, sur celui qu'il considère comme le «*père fondateur*» de la littérature algérienne contemporaine couronnera deux journées d'études sur le sujet, sérieuses mais non austères, ce qu'il n'aurait pas aimé. «*Tout ça pour moi !*» se serait peut-être

exclamé Mohammed Dib dont l'humour était un rien *british* pour un Méditerranéen.

Claudine Rulleau

Notes :

1. *Ombre gardienne*. Poèmes, nouvelle édition augmentée d'inédits, préface d'Aragon. Paris : Sindbad, 1984.
2. *Dont L'histoire du chat qui boude*. Paris : La Farandole. 1980.
3. *Ombre gardienne*, op. cit.
4. Tous publiés chez Sindbad, Paris, 1985, 1989, 1990.
5. *Les Terrasses d'Orsol*, p. 85.
6. *Ibid*, p.110
7. *Le cadi et la mouche*. Traduit et présenté par Lakhdar Souami. Paris : Sindbad, 1988.

Bibliographie

(*principaux ouvrages, outre ceux cités en note*) :

- *La grande maison*, roman, 1952, éditions du Seuil (comme la majorité des titres, sauf indication contraire)
- *L'incendie*, roman, 1954
- *Au café, nouvelles*, 1955, rééd. Sindbad, 1984
- *Le métier à tisser*, roman, 1957
- *Un été africain*, roman, 1959
- *Baba Fekrane*, contes, 1959, La Farandole
- *Qui se souvient de la mer*, roman, 1962
- *Cours sur la rive sauvage*, roman, 1964
- *Le talisman*, nouvelles, 1966
- *La danse du roi*, roman, 1968
- *Dieu en Barbarie*, roman, 1970
- *Formulaires*, poèmes, 1970
- *Le maître de chasse*, roman, 1973
- *Omneros*, poèmes, 1975
- *Habel*, roman, 1977
- *Feu, beau feu*, poèmes, 1977
- *Mille hurras pour une gueuse*, théâtre, 1980
- *Ô Vive*, poèmes, 1987, Sindbad
- *L'infante maure*, roman, 1994, Albin Michel
- *L'Enfant-Jazz*, poèmes, 1998, La Différence
- *Comme un bruit d'abeilles*, nouvelles, 2001, Albin Michel.